

**Stanley Péan**

# **L'emprise de la nuit**

la courte échelle

# Chapitre 1

## Montréal m'attend

Il faisait encore nuit, à mon réveil. J'ai regardé ma radio sur la table de chevet, étonné de ne pas en avoir encore entendu la sonnerie. Les chiffres lumineux n'indiquaient que quatre heures quarante-sept. Pierre avait réglé la sonnerie pour cinq heures et quart.

— Stacey? Tu dors? m'a-t-il demandé.

— Ben non, comme tu vois...

Nous nous sommes redressés en même temps, comme un couple de nageuses synchronisées. De l'autre bout de l'appartement nous parvenaient le ronflement de la cafetière et le tintement des assiettes en porcelaine qui s'entrechoquaient.

— Je pense que ta mère est debout...

Seul le contraire m'aurait surpris. Même les jours de congé, maman était extrêmement matinale. Levée bien avant le soleil, elle allait à la salle à manger, mettait la table et faisait du café. Le premier de la journée,

elle le buvait au salon devant la télé, en lisant les nouvelles qui défilait sur la chaîne de la presse électronique. Elle avait de plus le sommeil si léger qu'on aurait dit qu'elle ne dormait jamais vraiment. Sans doute était-ce normal pour une femme qui venait d'un pays où, à n'importe quelle heure de la nuit, des inconnus pouvaient entrer chez vous et vous emmener...

Pierre et moi avons rabattu les couvertures pour nous lever. Ça faisait drôle de voir Pierre dans le pyjama de Yannick, un rien trop ample pour lui. Il se glissait dans les vêtements et le lit de mon frère aussi aisément que s'il avait été Yannick. À vrai dire, malgré sa peau couleur de lait et son accent couleur de bleuet, je considérais Pierre comme un deuxième frère, rien de moins. Et vice-versa, il va sans dire.

— Déjà réveillés, les garçons? a remarqué ma mère, entre deux gorgées de son *espresso*. Dites donc, vous avez vraiment peur de le rater, ce train!

Maman avait sans doute raison: c'était l'anxiété qui nous avait tirés du sommeil de si bonne heure. Ça faisait plus d'un mois qu'on rêvait de ce séjour à Montréal. Depuis le début des vacances, on n'avait pas d'autre

sujet de conversation. Ou presque...

Pierre avait passé les premières semaines de juin dans la déprime, à cause de Vicky Drouin, énième ajout à la longue liste de ses chagrins d'amour, tous plus pathétiques les uns que les autres. J'avais suggéré ce voyage parce que ça me fendait le coeur de voir mon meilleur copain se battre la poitrine et s'apitoyer sur son sort. Et aussi parce que j'avais hâte qu'il cesse de me rebattre les oreilles de son histoire.

— Oui, madame Bergeaud, on est un peu nerveux, a admis Pierre.

— Si ce voyage vous énerve tant, il n'est pas trop tard pour changer d'idée, a dit ma mère, sur un ton à mi-chemin entre le voeu pieux et la plaisanterie.

— Pas question! avons-nous répliqué en chœur.

Ma mère a secoué la tête. La perspective de me voir partir à l'aventure ne lui souriait guère. Depuis que je lui avais confié ce projet, elle avait tout fait pour m'en dissuader. Têtu comme une bourrique (ça, c'est *elle* qui le dit!), je n'écoute ni la terre ni le ciel quand j'ai pris une décision. Maman avait aussi observé qu'elle n'avait jamais pu faire entendre raison aux «hommes de sa vie».

Faisait-elle allusion à mon père ou à mon frère? J'ai préféré ne pas demander de précisions.

À Montréal, nous séjournions chez un oncle de Pierre qui était policier. J'avais l'intention d'en profiter pour retrouver Yannick, dont je n'avais pas de nouvelles depuis près d'un an.

Même si maman et moi n'en avions guère parlé, je savais qu'elle aussi était inquiète pour mon frère aîné. Pour justifier son départ quatre ans plus tôt, il avait prétexté la nécessité pour un aspirant artiste peintre de se faire un nom dans la métropole. Mais elle et moi savions que Yannick n'avait pas quitté le foyer avec les meilleurs sentiments...

— Il y a sur la table de quoi vous remplir la panse. Je ne veux pas qu'on dise que je vous ai envoyés à Montréal affamés comme des malheureux!

Pierre ne s'est pas fait tirer l'oreille: il n'attendait que ce signal pour prendre son petit déjeuner. Je me suis approché de ma mère pour l'embrasser. Elle a répondu à mon baiser par un petit bec sur le front, puis elle m'a écarté de son champ de vision. «Allez, ouste, va manger! Le train ne vous attendra pas...»

J'ai fait deux pas vers la salle à manger et je me suis retourné pour regarder les lueurs bleuâtres de la télé danser sur le visage moka de ma mère.

Ça me désolait qu'elle s'asseye comme ça tous les matins devant l'écran, hypnotisée, avec dans le regard une sorte de faim. On aurait dit qu'elle espérait y lire une dépêche annonçant la remise en liberté de papa, sa délivrance improbable. J'avais beau avoir juste quinze ans, je savais que ça ne servait à rien de nourrir de faux espoirs...

J'ai haussé les épaules puis je suis passé à table.

\*\*\*

Pierre et moi avons vérifié pour la je-ne-sais-plus-combien-tième fois si nous n'avions rien oublié. Dans les deux sacs, quelques jeans, tee-shirts, chemises et sous-vêtements; dans le mien, les livres que j'emportais; dans celui de Pierre, son polaroid, son lecteur au laser de poche et ses disques compacts de rap dont il ne se séparait jamais.

Pierre a ajusté sa casquette selon la dernière mode de Harlem. J'ai jeté un coup

d'oeil amusé sur nos reflets dans le miroir. Je n'en revenais jamais de le voir habillé à la manière des Noirs américains dans les vidéos, lui qui était plus blanc que de la craie. La contradiction frappait davantage quand il marchait à mes côtés, puisque aux yeux de bien des gens il aurait semblé plus normal de me voir, moi, accoutré de la sorte. Avec Pierre, les stéréotypes en prenaient pour leur rhume...

J'ai regardé aussi les cadres sur ma commode. La première photo me représentait, bambin, en compagnie de Yannick. Sur l'autre, plus récente, on me voyait bras dessus, bras dessous avec Pierre. Si j'ai un peu de chance, ai-je pensé, je reviendrai de Montréal avec une nouvelle photo où l'on me verra en compagnie de mes deux «frères».

Dans le stationnement de l'immeuble, ma mère attendait au volant de sa vieille Tercel. Pierre et moi avons gardé nos sacs sur nos cuisses. Ma mère nous a souri dans le rétroviseur, puis elle a démarré.

Les lueurs de l'aurore grugeaient ce qui restait de la nuit. La ville dormait encore. À cette heure, il n'y avait dans les rues que quelques camions de livraison et les voitures des journaliers matinaux. On avait en-

core beaucoup de temps, mais la nervosité me faisait jeter des coups d'oeil répétés sur le cadran du tableau de bord — ce qui ne manquait pas d'amuser Pierre.

À la radio, il était question d'un nouvel affrontement entre deux bandes de délinquants, des skinheads contre des Noirs, dans le nord de Montréal. C'était le quatrième incident du genre à se produire en quelques semaines, rappelait l'annonceur, et chaque bagarre avait fait au moins une victime dans l'un ou l'autre camp...

Chapeau! Ils avaient bien choisi leur moment pour évoquer cette sordide affaire! Pierre m'a lancé un regard inquiet. Maman n'a rien dit mais, dans le rétroviseur, j'ai vu ses traits se durcir. Ce qui m'ennuie dans les médias, c'est le sensationnalisme avec lequel ils traitent de ces histoires. À ce que je sache, il n'y avait pas que ça à Montréal! Parfois, les journalistes donnent l'impression d'être des vampires qui s'abreuvent de violence.

Arrivés à la gare, Pierre et moi nous sommes empressés d'acheter nos billets. Le train était déjà en gare, mais nous sommes restés dans la salle d'attente jusqu'à la dernière minute, à étirer la scène d'adieu comme dans un mélo.

Sur le quai d'embarquement, ma mère m'a serré contre elle si fort qu'elle m'a presque étranglé. Ça lui ressemblait bien, cet étalage de sentiments en public. De quoi me faire mourir de honte! Encore un peu et elle se mettait à pleurer.

— Un message pour Yannick, maman?

— Dis-lui..., a-t-elle commencé, mais elle s'est mordu la lèvre inférieure.

Puis elle a repris:

— Rien, pas de message. Je veux seulement qu'il fasse bien attention à toi!

J'ai grimacé en hochant la tête. Derrière moi, Pierre tapait du pied.

— Au revoir, madame Bergeaud, a-t-il dit en m'attirant par le col de mon blouson de cuir. Merci pour tout...

— Bon voyage, les garçons! nous a-t-elle souhaité, alors que nous remettions nos billets au contrôleur.

Maman n'est pas restée sur le quai à agiter la main. Ç'aurait été le bouquet! Après tout, nous n'étions pas dans un film.

\*\*\*

Le train filait vers l'est. La joue collée contre la vitre, je regardais notre ville s'es-

tomper au loin, comme un rêve diffus sous les rayons du soleil. À côté de moi, écouteurs fourrés dans les oreilles, Pierre écoutait son rap à s'en défoncer les tympan. Au moins, quand ses idoles gueulaient, il ne pensait pas à Vicky Drouin.

Il l'avait vraiment eue dans la peau, cette fille! Vicky n'avait pas été son premier amour, loin de là, mais elle avait été son plus intense, sans contredit. Elle avait surtout été la première fille avec qui Pierre avait fait l'amour.

Cette intimité avait d'ailleurs mis en péril notre relation. Je n'étais pas jaloux, pas tout à fait. C'est juste que Pierre et moi avions longtemps été inséparables comme deux doigts d'une main. Avec Vicky dans le décor, on se voyait de moins en moins souvent. Et quand il passait chez moi, elle l'accompagnait immanquablement.

Ça m'avait fait bizarre, cette impression de perdre mon meilleur ami. Quand il déambulait en ville avec Vicky, la main dans la main, les yeux dans les yeux et la tête dans les nuages, ça m'obligeait à prendre conscience de ma solitude. Timide, je n'étais jamais sorti *sérieusement* avec qui que ce soit. Et en dehors de Pierre, je n'avais pas de

véritable ami. Alors, l'absence de Yannick se faisait sentir davantage.

J'ai sorti un bouquin de mon sac, *Roman-cero aux étoiles* de l'écrivain haïtien Jacques Stéphane Alexis. J'avais bien dû le lire une dizaine de fois, car c'était mon livre préféré. Mais cette édition reliée de manière artisanale avait pour moi une valeur toute particulière. Mon père l'avait offerte à Yannick pour son anniversaire. Mis à part quelques aquarelles sur les murs de ma chambre, la photo sur ma commode et quelques lettres, ce volume au papier jauni était tout ce qui me restait de l'un et de l'autre.

Je me suis replongé dans ces pages familières et, dès lors, le wagon et tout l'univers autour de moi ont commencé à disparaître...